



**Revue Pluridisciplinaire du Département de Sociologie**

**ISSN : 2756-7680**

**© Presses Universitaires de Ouagadougou  
03 BP 7021 Ouagadougou 03 (Burkina Faso)  
Université Joseph KI-ZERBO**



**Volume 1 N° 002 - Juillet 2025**

## **Administration**

**Directeur de publication**  
**Alexis Clotaire Némoby BASSOLÉ**  
Maître de conférences

**Directeur adjoint de publication**  
**Zakaria SORÉ**, Maître de conférences

### **Secrétariat de rédaction**

**Dr Abdoulaye SAWADO**  
**Dr George ROUAMBA**  
**Dr Paul-Marie MOYENGA**  
**Dr Miyemba LOMPO**  
**Dr Adama TRAORÉ**

### **Contacts**

03 BP 7021 Ouagadougou 03 (BurkinaFaso)  
Email : rah@ujkz.bf  
Tél. : (+226) 70 21 27 18/78840523

### **Éditeur**

**Presses Universitaires de Ouagadougou**  
03 BP 7021 Ouagadougou 03 (Burkina Faso)

**Volume 1 N° 002 - Juillet 2025**

## **Comité scientifique**

André Kamba SOUBEIGA, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Alkassoum MAÏGA, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Augustin PALÉ, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Valérie ROUAMBA/OUEDRAOGO, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Gabin KORBEOGO, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Ramané KABORÉ, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Fernand BATIONO, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Patrice TOÉ, Professeur Titulaire, Université Nazi Boni, Ludovic O. KIBORA, Directeur de Recherches, Institut des Sciences des Sociétés, Lassane YAMEOGO, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Jacques NANEMA, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo, Aymar Nyenyenzi BISOKA, Professeur, Université de Mons, Issaka MANDÉ, Professeur, Université du Québec A Montréal, Magloire SOMÉ, Professeur Titulaire, Université Joseph Ki-Zerbo. Mahamadou DIARRA, Professeur Titulaire, Université Norbert Zongo, Relwendé SAWADOGO, Maître de conférences Agrégé, IBAM, Hamidou SAWADOGO, Maître de conférences Agrégé, IBAM, Patrice Rélouendé ZIDOUEMBA, Maître de conférences Agrégé, Université Nazi Boni, Aly TANDIAN, Professeur Titulaire, Université Gaston Berger, Pam ZAHONOGO, Professeur Titulaire, Université Thomas Sankara, Didier ZOUNGRANA, Maître de Conférences Agrégé, Université Thomas Sankara, Salifou OUEDRAOGO, Maître de conférences Agrégé, Université Thomas Sankara, Oumarou ZALLÉ, Université Norbert Zongo, Driss EL GHAZOUANI, Professeur, Faculté des Sciences de l'Éducation, Université Mohammed V de Rabat/Maroc, K. Jessie LUNA, Associate Professor, Sociologie de l'environnement, Université d'État du Colorado - CSU.

## Comité de lecture

Alexis Clotaire BASSOLÉ, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Zakaria SORE, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Seindira MAGNINI, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Évariste BAMBARA, Philosophie, Université Joseph Ki-Zerbo, Issouf BINATÉ, Histoire des religions, Université Alassane Ouattara, Abdoul Karim SAÏDOU, Science politique, Université Thomas Sankara, Gérard Martial AMOUGOU, Science politique, Université Yaoundé II, Sara NDIAYE, Sociologie, Université Gaston Berger, Martin AMALAMAN, Sociologie, Université Peleforo Gon Coulibaly, Muriel CÔTE, Géographie, Université de Lund, Heidi BOLSEN, Littérature française, Université de Roskilde, Sylvie CAPITANT, Sociologie, Université Paris I Sorbonne, Sita ZOUGOURI, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Désiré Bonfica SOMÉ, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Alexis KABORÉ, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Bouraïman ZONGO, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Paul-Marie MOYENGA, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, George ROUAMBA, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Taladi Narcisse YONLI, Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Habibou FOFANA, Sociologie du droit, Université Thomas Sankara, Raphaël OURA, Géographie, Université Alassane Ouattara, Paulin Rodrigue BONANÉ, Philosophie, Institut des Sciences des Sociétés, Marcel BAGARÉ, Communication, École Normale Supérieure, Fatou Ghislaine SANOU, Lettres Modernes, Université Joseph Ki-Zerbo, Cyriaque PARÉ, Communication, Institut des Sciences des Sociétés, Tionylé FAYAMA, Sociologie de l'innovation, Institut de l'Environnement et de Recherches Agricoles, Any Flore MBIA, Psychologie, Université de Maroua, Ely Brema DICKO, Anthropologie, Université des Sciences Humaines de Bamako, Tamégnon YAOU, Sciences de l'éducation, Université de Kara, Madeleine WAYACK-PAMBÉ, Démographie, Université Joseph Ki-Zerbo, Zacharia TIEMTORÉ, Sciences de l'éducation, École Normale Supérieure, Mamadou Bassirou TANGARA, Économie et développement, Université des Sciences sociales et de Gestion de Bamako, Didier ZOUNGRANA, Sciences Économiques, Université Thomas Sankara, Salifou OUEDRAOGO, Sciences Économiques, Université Thomas Sankara, Saïdou OUEDRAOGO, Sciences de Gestion, Université Thomas Sankara, Yisso Fidèle BACYÉ, Sociologie du développement, Université Thomas Sankara, P Salfo OUEDRAOGO, Sociologie du développement, Université Joseph Ki-Zerbo, Yacouba TENGUERI, Sociologie du genre, Université Daniel Ouezzin Coulibaly, Désiré POUDIOUGOU, Sciences de l'éducation, Institut des Sciences des Sociétés, Amado KABORÉ, Histoire, Institut des Sciences des Sociétés, Kadidiatou KADIO, Institut de Recherche en Sciences de la Santé, Salif KIENDREBEOGO, Histoire, Université Norbert Zongo, Oumarou ZALLÉ, Économie des institutions, Université Norbert Zongo, Dramane BOLY, Démographie, Université Joseph Ki-Zerbo, Roch Modeste MILLOGO, Démographie, Université Joseph Ki-Zerbo, Béli Mathieu DAILA, Sociolinguistique, Université Daniel Ouezzin Coulibaly, Oboussa SOUGUE, Sémiotique, Université Nazi Boni, Hamidou SANOU, Université Daniel Ouezzin Coulibaly, Oumar SANGARE, Sociologie, Université de Laval, Canada, Genesquin Guibert LEGALA KEUDEM, Economie, Université Nazi Boni, Awa OUEDRAOGO/YAMBA, Anthropologie de la santé, Université Nazi Boni.

# Sommaire

Les racines médiévales de l'analytique : la logique, le langage et la science théologique

**Damien DAMIBA..... 9**

Art et cinéma d'Afrique : quête identitaire et mondialisation

**Calixte KABORE .....25**

L'usage des monnaies multiples comme facteur d'intégration régionale dans le bassin du lac Tchad

**Aboukar ABBA TCHELLOU.....37**

Corps en mouvement, voix en récit : étude de la migration féminine autonome entre sociologie et fiction

**Soumya TALBIOUI .....55**

Décentralisation et contraintes socio-culturelles au Nord-Cameroun : dynamiser les cultures pour le développement local

**Yadji MANA .....71**

Le leadership féminin au sein la Confédération Nationale des Travailleurs du Burkina (CNTB) : quelles stratégies de conciliation des rôles ?

**Sidkayandé Omer OUEDRAOGO et Yacouba TENGUERI .....87**

Mécanismes endogènes de résolution des conflits fonciers dans la commune rurale de Gounghin (Burkina Faso)

**Siaka OUATTARA, Sylvain TOUGOUMA et Lydia ROUAMBA.....105**

Constructions discursives sur les connaissances médicales et profanes du sida : expériences et stratégies des malades du sida à Ouagadougou

**Boukaré ZIDOUEMBA et Salfo LINGANI.....121**

Analyse des logiques d'acteurs dans un essai de moustiquaire au Bénin : entre rigueur scientifique et réalités de terrain

**Daleb ABDOULAYE ALFA et Adolphe Codjo KPATCHAVI..143**

Analyse sociologique des facteurs explicatifs du faible niveau d'information et de la participation de la population à la scolarisation de la jeune fille dans les villages péri-urbains de la ville de Zinder au Niger

**Zabeirou AMANI, Régis Dimitri BALIMA et Aboubacar ZAKARI .....163**

Les nouvelles formes de délinquance virtuelle : la territorialité face à la cybercriminalité	
<b>Maixent Cyr ITOUA ONDET et Stéphane ALVAREZ .....</b>	<b>181</b>
Migration résidentielle et recomposition spatiale dans la commune rurale de Koubri (Burkina Faso) : Acteurs, stratégies et logiques de relocalisation	
<b>Paul ILBOUDO, Kissifing Tihouhon Rodrigue HILOU et Ramané KABORE .....</b>	<b>193</b>
L'impact de l'insertion professionnelle des jeunes diplômés au Maroc sur la réalisation du soi : Cas des centres d'appels	
<b>Maha CHOUIEKH et Driss EL GHAZOUANI.....</b>	<b>209</b>
Discours sur la sexualité : fait de quotidienneté chez les étudiants à Bukavu : Essai d'une praxéologie des identités sociales	
<b>Wakilongo Wa Mulondani F, Nshokano Mwiha Prudence et Mushamalirwa Bahogwerhe Pacifique.....</b>	<b>225</b>
L'échelle du consentement sexuel SCS-R et les risques dans les interactions sociales chez étudiants au Burkina Faso	
<b>Brahima ZIO et Dimitri Régis BALIMA .....</b>	<b>241</b>
La prise en charge sociale des personnes âgées en perte d'autonomie dans les familles à Ouagadougou (Burkina Faso)	
<b>George ROUAMNA .....</b>	<b>259</b>

# **Les racines médiévales de l'analytique : la logique, le langage et la science théologique**

**Damien DAMIBA**

Maître-Assistant en Philosophie  
Université Joseph KI-ZERBO  
Laboratoire de Philosophie (LaPhi)  
[damidami\\_bf@yahoo.fr](mailto:damidami_bf@yahoo.fr)

## **Résumé**

Le besoin de l'exactitude en science, tout comme dans d'autres domaines de connaissance aspirant à la crédibilité, a été, selon ses initiateurs, le leitmotiv de la mise en œuvre du courant analytique en philosophie. Cette "nouvelle" orientation tend à s'opposer à tout ce qui s'est fait précédemment (la philosophie dite continentale) avec de nouvelles perspectives quant à l'investigation philosophique dans son ensemble. Toutefois, lorsqu'on interroge les grandes directions de l'analytique que sont la logique, la philosophie du langage et la philosophie des sciences, on se rend vite à l'évidence que des esquisses de réflexions similaires avaient été entamées depuis l'époque médiévale à travers certains de ses représentants. La radicalité de l'opposition entre la philosophie analytique et la philosophie continentale est donc à relativiser ; de la même manière qu'il faut relativiser le rejet de la pensée médiévale comme n'ayant participé d'aucune manière au rayonnement de la philosophie.

**Mots-clés :** analytique, Moyen-âge, logique, langage, philosophie des sciences.

## **Abstract**

The need for accuracy in science, just as in areas of knowledge aspiring to credibility, was, according to its initiators, the leitmotiv of the implementation of the analytical current in philosophy. This new orientation tends to oppose everything that has been done previously (the so-called continental philosophy) with new perspectives on philosophical investigation as a whole. However, when one examines the main directions of analytics, which are logic, the philosophy of language and the philosophy of science, one quickly realizes that outlines of similar reflections had been initiated since medieval times through some of his figures. The radicalism of the opposition between analytic philosophy and continental philosophy should therefore be put into perspective; in the same way that it is necessary to relativize the rejection of medieval thought as not having participated in any way in the influence of philosophy.

**Keywords:** analytic, middle ages, logic, language, philosophy of science

## **Introduction**

La philosophie analytique est un courant de pensée né au 19<sup>e</sup> siècle à partir des travaux de Frege et de Russell. Elle est tenue comme une révolution, de l'envergure du cartésianisme, qui a réussi à réorienter la

réflexion philosophique des questionnements relatifs à la théorie de la connaissance vers ceux qui s'occupent de la signification. Au départ, l'ambition de ces auteurs était de parvenir à une réforme de la logique, susceptible d'éclairer les grandes questions philosophiques, c'est-à-dire de parvenir à une unité de sens quant à la signification de ces questions, afin de les traiter avec plus de rigueur. Pour y arriver, ils se sont attachés à une analyse logique du langage. Toutefois ils se sont aperçus que la logique elle-même a besoin d'être reformée, du fait que le progrès des sciences, notamment de la mathématique, a montré les limites objectives de la logique classique. Par conséquent, il faut parvenir à faire de la logique une science, c'est-à-dire un domaine de connaissances capable de vérité, mais également à mesure de communiquer sa scientificité aux autres domaines de connaissances. C'est donc sur la base des sciences capables de vérité, de la manière dont elles fonctionnent que doit s'envisager la réforme de la logique. La logique est le lieu des pensées ; la science elle, est découverte, elle est pensée vraie. De ce fait, les pensées de la logique doivent prétendre à la vérité afin que cette même logique soit une science. Ainsi, les pensées sont transformées en des faits, des réalités ne dépendant de l'état d'esprit ou de la psychologie. Dès lors, il apparaît originellement une triple orientation (mais pas seulement) de la philosophie analytique : elle est d'abord une logique (science des pensées vraies) qui a comme visée de faire de la pensée, objet de toute logique, des faits susceptibles d'une investigation scientifique. Elle est également une philosophie des sciences, qui vise à rendre compte de la démarche par laquelle une science particulière atteint la vérité. Elle est finalement une philosophie du langage qui ambitionne de débarrasser le langage ordinaire et le langage philosophique de tout "parasite" pour parvenir à des propositions vraies. Ce triptyque sera étendu plus tard dans d'autres domaines de la philosophie pour donner : une métaphysique analytique (avec comme représentants S. KripKa, D. Lewis, N. Salomon, etc.) ; une philosophie politique analytique (J. Rawls, R. Nozick, etc.) ; une analytique en philosophie morale...

Il est toutefois possible de se demander si cette orientation de la philosophie, née des travaux des philosophes anglo-saxons, est véritablement nouvelle, de sorte à ne trouver dans les réflexions précédentes aucune commune mesure. Ou serait-ce plutôt, comme la philosophie elle-même, une manière de faire dont la dénomination succède, bien de temps après, la mise en œuvre ? En d'autres termes, l'examen de la période médiévale, qui précède l'époque moderne, permet-il de confirmer le caractère révolutionnaire de la philosophie analytique ? Qu'est-ce qui dans le contexte du Moyen-âge permet d'affirmer que ses auteurs se sont préoccupés de logique, de langage et de science ? Que disent ces auteurs sur ce triptyque, et quelle commune mesure peut-on entrevoir avec l'orientation analytique ?

Afin de répondre à ces interrogations, nous formulons l'hypothèse générale suivante : il est possible de trouver les racines profondes de la philosophie analytique dans la pensée médiévale. De façon progressive, nous établirons dans un premier temps que le contexte du Moyen-âge justifie l'intérêt de ses auteurs pour les investigations sur la logique, le langage et la science. Ensuite, nous décèlerons des éléments de logique propositionnelle (tenue par les contemporains comme une nouveauté élaborée par les analystes), à partir du lien entre langage et logique chez Buridan. Par ailleurs, la convergence entre les questionnements sur la philosophie du langage



chez les contemporains et chez les médiévaux sera établie. Enfin, la mise en place de la science théologique au Moyen-âge servira de tremplin pour penser le rapprochement entre la philosophie des sciences des analystes et celle des médiévaux.

### **1. Considérations générales sur le contexte du Moyen-âge**

Les derniers siècles qui précèdent l'époque médiévale ont en commun le fait de n'avoir pas proposé une nouvelle théorie philosophique. Les travaux des auteurs de cette période sont consacrés aux commentaires, aux explications et aux interprétations des textes de l'Antiquité. Pour É. Bréhier (1928, p. 284),

la période créatrice est bien achevée ; on ne continue pas les œuvres de Platon, d'Aristote, de Chrysippe, on les commente et leur lecture assidue donne lieu à des exercices sans cesse renouvelés. On n'éprouve pas le besoin de réviser leur conception de l'univers et du cosmos ; cette conception, qui a été chez eux le fruit de l'expérience et du raisonnement, est maintenant une image fixe d'où l'on part ; un monde fini et unique, le géocentrisme, l'opposition de la terre, lieu du changement et de la corruption, et du ciel incorruptible, avec les régions intermédiaires de l'air, l'influence plus ou moins considérable des astres sur les destinées terrestres, voilà des dogmes communs à presque tous et qui d'ici longtemps ne seront pas révisés.

En d'autres termes, les auteurs de cette époque sont plus préoccupés d'interprétations et de commentaires que d'innovation de la pensée antique. C'est ainsi que l'école platonicienne est transformée en école sceptique à force d'interprétations. Par conséquent, il se met en place des techniques de commentaires, d'explication et d'interprétation de textes anciens. C'est dans cette dynamique que la question de la conversion des gentils ("païens") a nécessité un besoin de rationalisation du discours religieux, afin qu'il soit audible à des hommes habitués à n'entendre, durant toute cette période, du fait d'une sorte d'herméneutique corset, que le discours hautement intellectuel.

Cela a conduit à l'usage de la logique, de la dialectique, de la rhétorique, de l'herméneutique, etc., dans la quasi-totalité des textes des auteurs de cette époque, en tant qu'elles sont les outils privilégiés par lesquels le message religieux reçoit une intelligibilité et une unité de sens. Le rapprochement entre la foi et la raison, tel que pensé par les pères de l'Église, dès le Moyen-âge naissant répond fondamentalement au besoin d'exporter la "bonne nouvelle" (de convertir les païens à la chrétienté) par l'intégration des schémas hellénistiques dans la "mise en sens" et la diffusion des évangiles.

Tout compte fait, les médiévaux, dans le but de comprendre et de faire comprendre la révélation, ont mis en place une philosophie analytique, avant l'heure, c'est-à-dire une logique, une philosophie du langage et une philosophie des sciences (notamment de la théologie et de la philosophie elle-même) en tant que moyens indispensables de conversation avec des hommes d'une culture intellectuelle très poussée<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est d'ailleurs ce qui ressort de la conversation entre Saint Paul et les Grecs telle que rapportée par le livre des actes des apôtres au chapitre 17, les versets 16 à 34.

## 2. De la logique propositionnelle chez les médiévaux

Bertrand Russell écrit dans l'œuvre *Mysticisme et logique* (2007, p. 66) que « le domaine de la logique formelle a été, chacun le sait, découvert par Aristote et a constitué avec la théologie l'étude principale du Moyen-âge. Mais Aristote ne dépassa jamais le syllogisme, une très petite partie du domaine, et les scolastiques ne dépassèrent jamais Aristote. » En d'autres termes, du point de vue de cette figure majeure de la logique contemporaine, les médiévaux n'ont pu innover en la matière par rapport à Aristote. La question se pose dès lors de savoir ce qui justifie un tel propos.

Il convient de rappeler qu'après la naissance de l'Islam, et à la faveur des mouvements migratoires, les œuvres d'Aristote ont été traduites et vulgarisées dans tout le monde occidental. Cela a conduit à une réappropriation de l'aristotélisme, dans les universités naissantes, par les scolastiques, et cela au détriment du platonisme. Est-il rigoureux, au regard de la connaissance des textes du Stagirite et aussi à l'orientation spécifique de la pensée en matière d'herméneutique, de dialectique et de rhétorique, d'affirmer que les médiévaux n'ont pas perfectionné la logique aristotélicienne ?

Navré de l'affirmation de Russell, relative à la disqualification de la logique médiévale quant à tout apport vis-à-vis des schémas aristotéliens, Hubert Hubien (1977, p. 221), un logicien contemporain, écrit : « comment de bons esprits tels qu'un Padoa ou un Couturat, de grands esprits, tels qu'un Kant ou un Russell, ont-ils pu errer à ce point ? La réponse est simple : par ignorance, par pure ignorance. » Pour cet auteur, l'affirmation de Russell tout comme celle de tous ceux qui affirment qu'il n'y a pas eu de logique au Moyen-âge, ou que la logique médiévale ne dépassa pas celle d'Aristote, est l'expression d'une pure ignorance. En effet, il ne s'agit pas de postures fondées sur une analyse rigoureuse des productions médiévales y relatives, mais elles relèvent d'un sentiment général de rejet et de condamnation de la pensée du Moyen-âge dans son ensemble, et partant de la philosophie de cette époque, considérée à tort comme un obscurantisme, ou au mieux comme une théologie. Ce n'est donc pas une position philosophique, soutenue sur la base d'une argumentation cohérente et logique, mais simplement un mépris, fait d'*a priori*, qui ne résiste guère à la discussion.

Au 20<sup>e</sup> siècle, la redécouverte de la logique médiévale, par les travaux de Jan Lukasiewicz, suscite un nouvel intérêt pour les théories logiques des maîtres médiévaux ainsi que le besoin de continuer l'investigation qu'ils ont entamée. Il ressort de ces travaux d'historiens et de médiévistes que les auteurs du Moyen-âge ont bien dépassé la logique d'Aristote, mais surtout que bien de théories considérées comme modernes et originales ont été esquissées préalablement dans leurs travaux.

C'est à partir de l'articulation entre le langage et la logique que l'on peut déceler l'élaboration de la logique propositionnelle des médiévaux. En effet, le lien entre le langage et la logique dans la réflexion philosophique s'exprime ainsi qu'il suit selon A. Gallerand (2013, p. 5) :

La logique et le langage ont au moins un point commun : ils prennent tous deux la forme d'un discours (*Logos*) où interviennent des signes (mots, symboles) dotés d'une *signification*. [...] la notion

transversale de *signification* ou de *sens*, commune aux langues naturelles (le français, l'anglais, le latin...) et aux langues formelles (mathématique, logique, informatique), constitue précisément un problème pour la philosophie du langage et de la logique.

L'articulation entre le langage et la logique, en tant qu'ils sont porteurs de sens et de signification, constitue le socle sur lequel s'appuient les médiévaux pour penser la logique d'un point de vue philosophique. Pour ces auteurs, la pensée est un langage conceptuel et pour cette raison, c'est par l'investigation sur la logique du langage (ou du langage logique) que l'on parvient à conduire droitement sa raison, et à mettre en œuvre toute science valide. C'est alors que « d'une part, la science est bien abordée comme un langage, un ensemble de propositions ; d'autre part, cette étude n'est jamais séparée des principes sémantiques qui fondent vérité et validité. » (J. Biard, 1991, p. 29). Par une sorte d'analyse méta-linguistique, les médiévaux parviennent à construire une logique propositionnelle que l'on retrouvera plus tard chez les logiciens modernes et contemporains. Ainsi, dans *le traité des conséquences* de Jean Buridan (vers 1295 - vers 1360), on trouve une logique des propositions ou des foncteurs propositionnels élaborée sous la forme d'une logique langagière. On retrouve entre autres propositions :

1. « *Ad omnem copulatiuam sequitur quaelibet copulatarum.* » (À chaque copulatif suit chacun des copulatifs) (J. Buridan, 1976, L. 3, pars 1, cap. 1,31.)
2. « *Omnis copulatiua est consequens ad copulatiuam constitutam ex una parte ipsius et antecedente alterius partis.* » (Toute conjonction est consécutive à une conjonction formée d'une partie de celle-ci et précédant l'autre partie) (*Ibid.*, cap. 4, 131-132.)
3. « *Omnis bonae consequentiae quidquid sequitur ad consequens sequitur ad antecedens.* » (De toute bonne conséquence tout ce qui découle du conséquent découle de l'antécédent) (*Ibid.*, cap. 8, 72-74.)
4. « *Illa propositio est antecedens ad aliam quae sic se habet quod impossibile est qualitercumque ipsa significat sic esse quin qualitercumque illa alia significat sic sit.* (Cette proposition est antérieure à une autre qui est ainsi, qu'il est impossible, quoi qu'elle signifie, qu'il en soit ainsi, si quoi que cet autre signifie soit ainsi) (*Ibid.*, cap. 3, 48-51.)
5. « *Supponam illud quod Aristotiles supponit, et communiter alii, quod aequipollent 'necesse est esse' et 'impossibile est non esse'; ... omne illud quod necesse est esse ipsum impossibile est non esse.* » (Supposons que ce qu'Aristote suppose, et généralement d'autres, qu'« il faut être » et « il est impossible de ne pas être » soient équivalents ; ... tout ce qui nécessaire pour être est lui-même impossible de ne pas être.) (*Ibid.*, L. 2, cap. 5, 3-7.)

Cette logique propositionnelle est transcrite en axiomatique par H. Hubien (1977, pp. 224-226) de la manière suivante :

1.  $P \& Q. C P$  ou  $P \& Q. C Q$

2. PCQ. C : P&R.C Q&R
3. PCQ. & QCR : C PCR
4.  $\neg$ M. P& $\neg$ Q : C. PCQ
5.  $\neg$ M $\neg$ P.C. LP ou encore LP.C. $\neg$ M $\neg$ P

Avec : P, Q, R des variables propositionnelles ;  $\neg$  un foncteur de négation ; & un foncteur de conjonction ; V un foncteur de disjonction ; M un foncteur du possible ; L un foncteur du nécessaire ; C un foncteur de l'implication stricte. H. Hubien (1977, pp. 225-226), à la suite de son texte, parvient à répertorier chez d'autres auteurs du Moyen-âge, des propositions à caractère métalinguistique, qu'il transcrit ainsi qu'il suit sous forme axiomatique :

Chez Walter Burley (logicien anglais du Moyen-âge), « *quaelibet propositio infert seipsam cum suo consequente.* » (Chaque proposition porte en elle sa propre conséquence.)  $\leftrightarrow$  PCQ. C : PC(P&Q) ; chez Nicolas de Orbellis (Franciscain et scolastique) « *duae negationes faciunt unam affirmationem, quia negatio praecedens sequentem destruit et oppositum inducit.* » ou encore « *duae negationes aequivalent uni affirmationi. Negatio enim negans unum oppositum ponit aliud, et sic negatio negans negationem ex consequenti ponit affirmationem.* » (Deux négations font une affirmation, car la négation précédente détruit la suivante)  $\leftrightarrow$  PC $\neg$ ( $\neg$ P) ; chez Albert de Saxe (Philosophe allemand et disciple de Buridan du 14<sup>e</sup> siècle) « *si consequens est impossibile, antecedens est impossibile.* » (Si le conséquent est impossible, l'antécédent est impossible)  $\leftrightarrow$  PCQ. C :  $\neg$ MQC $\neg$ MP ; chez Guillaume d'Ockham, « *illa de inesse semper infert illam de possibili.* » (Celui de l'existence implique toujours celui du possible)  $\leftrightarrow$  PCMP, et aussi, « *opposita contradictoriis ipsius disiunctivae est una copulativa composita ex contradictoriis ipsius disiunctivae.* » ou encore « *contradictorum copulativae valet unam disiunctivam habentem partes contradicentes partibus copulativae.* » (Les opposés du contradictoire du disjonctif est un composé, composé du contradictoire du disjonctif.) ou encore (Un composé de contraires vaut d'avoir une partie disjonctive contredisant les parties du composé.)  $\leftrightarrow$   $\neg$ (P& $\neg$ Q) C PVQ ; chez Martin Lemaître, disciple de Buridan, « *omnis consequentia est bona cuius impossibile est antecedens esse verum sine consequente.* » (Toute conséquence est un bien dont l'antécédent ne peut être vrai sans le conséquent.)  $\leftrightarrow$   $\neg$ M(P& $\neg$ Q) : C. PCQ

Il résulte de ces transcriptions, une logique propositionnelle qui va au-delà du modèle syllogistique aristotélicien. En effet, différents axiomes du système de David Lewis (par exemple, l'implication stricte comme cela apparaît dans la proposition sus-citée de Albert de Saxe) et d'autres éléments de la logique moderne comme la loi de la double négation (chez Nicolas de Orbellis), l'implication stricte, les lois de De Morgan (perceptibles dans les propositions de Burley et d'Ockham), les règles d'inférences... sont ici mis en exergue par la transcription de HUBIEN. En conséquence, l'ambition de la logique moderne, comme indiqué par ses promoteurs, trouve ses racines profondes dans lesdits travaux. Les célèbres théories comme l'atomisme (tenu comme original par les époques moderne et contemporaine) sont esquissées par les philosophes du Moyen-âge et ne sont donc pas une pure invention de ces périodes. Alain de Libera (1991, p. 69) écrit d'ailleurs à propos de l'actualité de la philosophie médiévale :

La reconnaissance d'une continuité, la saisie d'une permanence nous aident à séparer ce qui nous est propre de ce que nous continuons à dire sans savoir que nous rabâchons. [...] L'actualité latente : écrasée sous les sarcasmes des humanistes, sacrifiée à la rhétorique et aux exigences d'une conception du langage désormais principalement axée sur sa puissance expressive ou esthétique, sa capacité de dire la multiple apparence du beau, la notion de « supposition » a été violemment expulsée de l'histoire de la philosophie.

En somme, l'intérêt manifeste porté sur la logique par les médiévaux, particulièrement les auteurs du bas Moyen-âge, ne pouvait que conduire au dépassement de la logique classique et à la mise en œuvre de nouveaux schémas qui seront plus tard continués par leur successeur. Que dire alors de l'analyse philosophique sur le langage à l'époque médiévale ?

### **3. Appréhension philosophique du langage des Écritures chez les médiévaux**

Le rejet de la philosophie médiévale à partir de la Renaissance a été justifié par la subordination de celle-ci à la théologie (On se rappellera de l'expression courante au Moyen-âge, *philosophia ancilla theologiae* ou la philosophie est servante de la théologie). Cette subordination a permis une rationalisation du message théologique en vue de la conversion des gentils. Pour cette raison, il apparaissait nécessaire de trouver une unité de sens de toute la révélation, mais également de déceler la manière dont toutes ses parties s'articulent harmonieusement. Ainsi, les médiévaux sont parvenus à une sorte de philosophie du langage qui vise à donner une interprétation rigoureuse et rationnelle du discours religieux ; et cela dans le sens de contrer les multiples théories "hérétiques" qui s'attachaient aux différentes parties des textes sans se soucier de leur articulation d'ensemble.

Selon les conceptions de bien d'auteurs au Moyen-âge, la raison est tenue comme un outil indispensable de la compréhension des textes de la révélation, de l'appréhension du sens profond des écritures. C'est alors que Moïse Maïmonide, par exemple, indique que lorsqu'une vérité de la raison (bien élaborée selon la démarche et la méthode requises) contredit (le fameux argument de la double vérité usité à l'époque par bien de théologiens pour réfuter l'emploi de la philosophie) une vérité de foi (tenue comme telle), c'est que cette dernière est mal interprétée, mal comprise. Dans le même sens, Thomas d'Aquin affirme que la raison tout comme la révélation viennent de Dieu, et lorsqu'elles se contredisent, c'est que la vérité de l'une ou de l'autre est mal construite, car il ne peut y avoir de contradiction en Dieu. Quelle est dans cette mesure, l'interprétation juste de la révélation qu'il convient d'élaborer ? Quel est le sens profond du langage des Écritures saintes ?

Pour Thomas d'Aquin (1984, Question 1, article 10, réponse.),

Il est du pouvoir de Dieu d'employer, pour signifier quelque chose, non seulement des mots, ce que peut faire aussi l'homme, mais également les choses elles-mêmes. Pour cette raison, alors que dans toutes les sciences ce sont les mots qui ont valeur significative, celle-ci a en propre que les choses mêmes signifiées par les mots employés signifient à leur tour quelque chose. La première signification, celle par laquelle les mots signifient certaines choses,

correspond au premier sens, qui est le sens historique ou littéral. La signification par laquelle les choses signifiées par les mots signifient encore d'autres choses, c'est ce qu'on appelle le sens spirituel, qui est fondé sur le sens littéral et le suppose.

Pour l'Aquinate, le mot désigne une réalité, exprime un état d'âme, et c'est ainsi que se constitue un langage sensé et compréhensible. Les différentes sciences emploient un corpus de mots (ayant des référents spécifiques) pour désigner des réalités propres à leur domaine de connaissance. Outre cette orientation générale du langage, et pour le cas spécifique du langage théologique, il est nécessaire, selon Thomas d'Aquin, de postuler l'idée de l'existence d'un référent du référent ; c'est uniquement une telle existence qui rend loisible l'appréhension ou la construction d'un sens spirituel du langage religieux.

Pour ce qui est du sens littéral, c'est-à-dire le sens dans lequel les mots ont une valeur significative, Augustin d'Hippone distingue différentes composantes qui permettent de saisir avec précision ce qui est contenu dans le texte. Il y a notamment l'aspect historique ; qui renvoie à l'idée selon laquelle une chose peut être exposée pour elle-même. En plus de cela, il est possible de faire référence à l'étiologie : ce sens se déploie lorsque la cause de ce dont il est question dans le texte est indiquée avec précision. Troisièmement, le sens littéral peut revêtir un caractère analogique ; lequel se perçoit dans les cas où s'établit une convergence entre différents passages de la révélation, ou plus précisément, lorsqu'on démontre que le sens d'une partie du texte ne s'oppose pas à celui d'une autre partie. À ces différents sens, d'autres auteurs ajoutent le sens parabolique afin de distinguer la possibilité, du fait de l'usage spécifique des mots, le sens propre et le sens figuré. Selon cette appréhension, le sens littéral ne désignerait plus le sens usuel du mot, mais ce qu'il représente. C'est ainsi par exemple que la Bible parle du "bras" de Dieu, non pour désigner un membre en la manière humaine, mais pour signifier la puissance active qui caractérise le membre supérieur.

Quant au sens spirituel, Thomas d'Aquin, dès la première question de la *Somme théologique*, le subdivise en trois sens distincts : le sens allégorique ; le sens moral ; le sens anagogique. Le premier sens exprime la transfiguration du langage, qui passe de réalités particulières pour un contexte précis, à d'autres réalités dans un contexte différent. C'est en d'autres termes la préfiguration d'une chose vis-à-vis d'une autre, ayant une réalité tout autre. Le second sens suggère que le langage appelle et oriente l'action. Dans cette orientation, le langage revêt la spécificité du "quand dire, c'est faire"<sup>2</sup>. Enfin, le sens anagogique est préfiguration, par le langage, quant aux choses à venir : « pour autant, enfin que ces mêmes choses signifient ce qui existe dans la gloire éternelle, on a le sens anagogique. » (Th. D'Aquin, 1984, question 1, article 10, réponse).

Il en résulte que le langage et particulièrement le langage religieux doit être soumis à une réflexion philosophique profonde en vue d'éviter les contre-sens, les contradictions, mais aussi les mauvaises interprétations telles qu'elles pullulent dans les théories hérétiques. C'est par une sorte de théorie de la connaissance que Thomas d'Aquin justifie la nécessité de la philosophie du langage. Il (1984, question 1, article 9, réponse) note en effet que :

---

<sup>2</sup> Pour emprunter le titre du célèbre ouvrage de J. L. Austin

Il est naturel à l'homme de s'élever à l'intelligible par le sensible, parce que toute notre connaissance prend son origine dans les sens. Il est donc parfaitement convenable que dans l'Écriture sainte, les choses spirituelles nous soient livrées au moyen de métaphores corporelles (...) De plus, l'Écriture étant posée de façon commune à tous (...) il lui convient de présenter les réalités spirituelles sous la forme de similitudes empruntées au corps, afin que, par ce moyen tout au moins, les simples la comprennent, eux qui, ne sont pas aptes à saisir en elles-mêmes les réalités intelligibles.

À la suite du Stagirite, l'Aquinatense pense que toute connaissance est d'abord sensible avant d'être dans l'intelligence : il est réaliste. Pour cette raison, il lui semble indispensable que la révélation passe par des sortes de métaphores afin que l'homme, s'appuyant sur les réalités humaines et corporelles, puisse s'élever jusqu'aux réalités spirituelles de manière rationnelle et rigoureuse. Par ailleurs, lorsqu'on considère l'émergence de la philosophie du langage dans la pensée moderne, il est possible de retenir qu'elle s'appuie sur une critique de la métaphysique et du langage ordinaire (jugés flous et peu sensés) pour bâtir une élucidation conceptuelle à même de conduire à une universalité de la signification desdits concepts. De ce point de vue, cette volonté des tenants de la philosophie du langage moderne est prise en compte dans le décryptage thomasiens sus indiqué. En effet, en posant la nécessité d'une étude particulière du langage religieux (par la rigueur de l'investigation philosophique), ainsi que la distinction des différentes orientations possibles du sens littéral du langage, les médiévaux s'inscrivent dans la dynamique d'une construction d'une grammaire rationnelle grâce à laquelle le langage religieux reçoit une signification.

D'autre part, le sens spirituel des propositions du discours religieux tel qu'analysé par Thomas d'Aquin (pour qui d'ailleurs la métaphysique est le point de rencontre entre la théologie et la philosophie) se présente comme une façon d'examiner le langage métaphysique afin de lui donner du sens. La suggestion d'un référent du référent s'appréhende comme une esquisse de quête de signification rationnelle pour le langage métaphysique. De part et d'autre (sens littéral et sens spirituel), il en résulte une analyse philosophique du langage qui vise à donner aussi bien au langage ordinaire et au langage métaphysique des clés d'explication et de compréhension sensées ; et cela dans le but de réaliser le fait qu'« une signification doit d'ailleurs être strictement identique pour tous les membres d'une même communauté linguistique. » (A. Gallenard, 2013, p. 78)

Dans le même sens, une autre orientation du débat moderne et contemporain en philosophie du langage est constituée par la distinction entre le "dire" et le "vouloir dire". Cette différenciation entraîne celle entre le sens littéral des énoncés et les distorsions possibles de la langue ; et par conséquent la différence entre le niveau sémantique et le niveau pragmatique du langage. Une telle orientation de la réflexion philosophique sur le langage n'est pas étrangère aux questionnements des médiévaux. Pour Frédéric Goubier (2014, &13) en effet : « très tôt, les auteurs médiévaux sont donc conscients que rester à la surface des mots ou tenir compte de l'intention de l'auteur ne revient pas du tout au même. Ils s'intéressent en particulier à la

façon dont on passe, par *translatio* ou *transsumptio*, du propre à l'impropre. » Plus loin, aux paragraphes 14 et 15, il précise que :

Gilbert de Poitiers oppose ainsi l'« intellection que produisent les mots » (quand on les lit), du côté du sens propre et de la sémantique et l'« intellection à partir de quoi ils sont faits » (ce que l'auteur a véritablement en tête, ce qu'il veut dire), du côté de l'impropre et de la pragmatique ; on retrouve chez Alain de Tournai et bien d'autres, tel Guillaume d'Ockham au 14<sup>e</sup> siècle, la version linguistique de la distinction, à savoir, le sens que font les mots, *versus* le sens à partir duquel ils sont faits [...] Outre une ancienne tradition rhétorique, on trouve convoquées des distinctions de type intra- vs extralinguistique dans les analyses des grammairiens, notamment ceux qui au 13<sup>e</sup> siècle opposent la complétude *ad intellectum* d'énoncés linguistiquement incomplets ou déviants, mais compréhensibles moyennant que notre intellect se livre à un exercice d'interprétation. Il convient de rappeler que les grammairiens des premières universités médiévales développent aussi une pragmatique des énoncés qui effectuent une action...

Il résulte de ce propos de Goubier que la nature du langage ou du discours religieux enjoignait aux médiévaux de penser le langage lui-même de manière rigoureuse afin de le débarrasser des éventuels contre-sens et autres contradictions dont il peut être porteur. C'est à cette condition que la révélation acquiert du sens et entre désormais en dialogue avec les autres conceptions du monde de cette époque. La considération dans le langage, au Moyen-âge, de la distinction entre l'intra et l'extralinguistique, s'appréhende comme une amorce de l'investigation contemporaine de la philosophie du langage. Selon Alain de Libera (1991, p. 69) :

Soit le domaine de la philosophie du langage et la problématique qui, depuis Russell, y joue un rôle fondateur : celle de la dénotation ou de la référence. La distinction entre signification (*meaning*) et référence (*reference*) d'un terme est née au Moyen-âge sous la forme d'une opposition entre la *significatio* et la *suppositio*. Ces deux notions ont littéralement porté quatre siècles de théorie logique, ouvrant des perspectives que, contrairement à l'impétueux diagnostic de Janet et Séailles, les philosophes de l'Antiquité tardive n'avaient pas même entrevues : théorie de la coréférence pronominal (*relatio*), théorie de la référence temporelle (*restrictio*, *ampliatio*), théorie de la référence aux particuliers non existants et problématique de la prédication sur les classes vides, théorie du langage mental, théorie sémiotique des universaux, et bien d'autres encore qui, par-delà la réflexion sur le langage, regardent l'essence même de la logique.

Tout compte fait, il est possible de trouver des racines profondes de la philosophie du langage, telle qu'elle est pensée par les contemporains dans les recherches des auteurs de la période, tenue à tort, comme celle de l'histoire de la philosophie n'ayant légué à l'humanité que des considérations obscures et irrationnelles. Qu'en est-il de l'examen philosophique des sciences à cette époque ?

#### **4. Philosophie de la théologie au Moyen-âge**



La philosophie des sciences est une branche de la philosophie qui vise à rendre raison des différents domaines de connaissances à la fois d'un point de vue historique et critique. Ainsi, elle analyse le champ constitué par un domaine d'investigation scientifique particulier, son objet, ses méthodes et démarches, et aussi le rapport qu'il entretient avec les autres domaines de connaissance. Cette spécificité de la philosophie lui permet de discuter, entre autres, de la question de la méthode scientifique ; de la question du fondement de la validité des théories scientifiques, la question de la nature de la connaissance scientifique, la question de la classification et de la catégorisation des différents domaines de connaissance... La préoccupation de cette partie de l'étude est : y a-t-il au Moyen-âge des traces d'une telle investigation philosophique ?

Dans la *Somme théologique*, à la question de savoir si la doctrine sacrée est une science, Thomas d'Aquin (1984, Question 1, article 2, réponse) répond :

À coup sûr la doctrine sacrée est une science. Mais, parmi les sciences, il en est de deux espèces. Certaines s'appuient sur des principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence : telles l'arithmétique, la géométrie, etc. D'autres procèdent de principes qui sont connus à la lumière d'une science supérieure : comme la perspective à partir de principes reconnus en géométrie, et la musique à partir de principes connus par l'arithmétique. Et c'est de cette façon que la doctrine sacrée est une science. Elle procède en effet de principes connus à la lumière d'une science de Dieu et des bienheureux. Et comme la musique fait confiance aux principes qui lui sont livrés par l'arithmétique, ainsi la doctrine sacrée accorde foi aux principes révélés par Dieu.

En procédant à la comparaison de différents domaines de connaissance, l'auteur distingue ceux qui tiennent leurs principes d'eux-mêmes et ceux qui les reçoivent des autres. Ainsi, les mathématiques, encore appelées sciences hypothético-déductives, posent par elles-mêmes les axiomes et autres prémisses à partir desquels la démarche se déploie pour aboutir à la conclusion qui s'impose. Or, en musique, science de l'harmonie et du rythme, il n'en est pas ainsi. En effet, la musique est cette science qui apprend à bien moduler, c'est-à-dire à imposer du rythme en réglant les mouvements selon un rapport de temps et de mesure. Pour y parvenir, elle a besoin de s'appuyer en amont sur les règles de la mesure telles que conçues par l'arithmétique. En d'autres termes, elle tire ses principes d'un autre domaine de connaissance, en toute confiance et sans préjugés. Pour l'Aquinate, il en est de même pour la théologie ou la doctrine sacrée. Il convient d'ailleurs de rappeler que « la théologie est une invention médiévale, le fruit de la rencontre entre la rationalité grecque et la révélation biblique. » (O. Boulnois, 2009, p. 10). Elle s'est constituée en discipline autonome à cette époque en se différenciant de la *theologica* aristotélicienne. O. Boulnois (2009, p. 15) précise à ce propos :

Ce n'est qu'à partir d'Abélard que la théologie va revendiquer son nom, et qu'on pourra la dire héritière de la « science théologique » d'Aristote. Il a fallu un long cheminement pour que le Moyen âge réalise l'élision du c, pour qu'il passe de la *theologica* à la *theologia*, et pour que la science spéculative de dieu, la plus abstraite de toutes,

se confonde avec la lecture de l'Écriture sainte. La théologie comme science est l'avenir d'une élision. (...) Le moteur de ce changement fut l'application de la logique à l'Écriture sainte.

L'effort de synthèse entre la pensée grecque de l'antiquité et la doctrine chrétienne, entamée depuis le haut Moyen-âge avec la patristique, a connu son apogée à travers la constitution de la "science théologique". Pour revenir à l'analyse thomasiennne de cette discipline, il convient de noter qu'il pose les axiomes de la théologie comme étant des réalités supranationales, lesquelles relèvent de la science de Dieu (dont il démontre l'existence et l'omniscience) et des bienheureux. Ces axiomes sont des données de foi conformes à la révélation et à l'enseignement des prophètes et apôtres. Aussi, Dieu est le principal sujet de cette science ; cela parce qu'elle interroge Dieu lui-même en tant qu'origine de tout l'Être, mais également tous les étants, en tant qu'ils ont Dieu comme principe et fin. Il en résulte que l'appréhension de l'Être (la création) par la théologie rencontre d'autres domaines de connaissance qui questionnent, d'une manière qui leur est propre, le même sujet. Thomas d'Aquin indique dans ce sens que la doctrine sacrée,

sans cesser d'être une, s'étend à des objets qui appartiennent à des sciences philosophiques différentes, à cause de l'unité de point de vue qui lui fait envisager toutes choses comme connaissables dans la lumière divine. Il se peut donc bien que, parmi les sciences philosophiques, les unes soient spéculatives et d'autres pratiques ; mais la doctrine sacrée, pour sa part, sera l'une et l'autre, de même que Dieu, par une même science, se connaît et connaît ses œuvres. Toutefois la science sacrée est plus spéculative que pratique, car elle concerne plus les choses divines que les actes humains n'envisageant ceux-ci que comme moyens pour parvenir à la pleine connaissance de Dieu, en laquelle consiste l'éternelle béatitude. (Th. D'AQUIN, 1984, question 1, article 4, réponse)

Le champ d'investigation de la théologie s'étend ainsi, selon cet auteur, à d'autres domaines comme celui de la philosophie. Ce qui s'explique par le fait qu'elle analyse l'Être comme émanant de la création divine (conformément à la révélation) ; et de ce point de vue, elle partage les mêmes objets d'études que d'autres disciplines. Mais, son objet principal étant Dieu lui-même (et subsidiairement ce qui vient de lui par la puissance créatrice), il en résulte que la doctrine sacrée est bien plus spéculative que pratique. Cette nature à la fois spéculative et pratique permet la classification ou la catégorisation de la théologie dans la "famille" des domaines de connaissance, tout en indiquant sa spécificité. Pour ce qui est de la démarche de la théologie, Thomas d'Aquin (1984, question 1, article 8, réponse) indique que :

Les autres sciences n'argumentent pas en vue de démontrer leurs principes ; mais elles argumentent à partir d'eux pour démontrer d'autres vérités comprises dans ces sciences. Ainsi la doctrine sacrée ne prétend pas, au moyen d'une argumentation, prouver ses propres principes, qui sont les vérités de foi ; mais elle les prend comme point d'appui pour manifester quelque autre vérité [...] Toutefois, il faut considérer ceci. Dans l'ordre des sciences philosophiques, les sciences inférieures non seulement ne prouvent pas leurs principes, mais ne disputent pas contre celui qui les nie, laissant ce soin à une science plus haute ; la plus élevée de toutes, au contraire, qui est la

métaphysique, dispute contre celui qui nie ses principes, à supposer que le négateur concède quelque chose ; et, s'il ne concède rien, elle ne peut discuter avec lui, mais elle peut détruire ses arguments. La science sacrée donc, n'ayant pas de supérieure, devra elle aussi disputer contre celui qui nie ses principes. Elle le fera par le moyen d'une argumentation, si l'adversaire concède quelque chose de la révélation divine : c'est ainsi qu'en invoquant les " autorités " de la doctrine sacrée, nous disputons contre les hérétiques, utilisant un article de foi pour combattre ceux qui en nient un autre. Mais si l'adversaire ne croit rien des choses révélées, il ne reste plus de moyen pour prouver par la raison les articles de foi ; il est seulement possible de réfuter les raisons qu'il pourrait opposer à la foi. En effet, puisque la foi s'appuie sur la vérité infaillible, et qu'il est impossible de démontrer le contraire du vrai, il est manifeste que les arguments qu'on apporte contre la foi ne sont pas de vraies démonstrations, mais des arguments réfutables.

Il appartient à la théologie de produire du savoir rationnellement construit en s'appuyant sur ses axiomes ; il lui appartient également de discuter, en argumentant, contre ceux qui rejettent ses prémisses. Si la première exigence est propre à toutes les sciences sans exception, la seconde lui est spécifique : elle l'a en commun avec la métaphysique, qui est la science la plus haute dans l'ordre des sciences philosophiques. Ces deux domaines en tant qu'ils interrogent tout l'Être et tout être, sont habilités à disputer contre ceux qui rejettent leurs axiomes.

Il apparaît que l'Aquinate procède par une analyse philosophique rigoureuse pour établir la scientificité de la doctrine sacrée. Après avoir circonscrit son objet d'étude, la réflexion est portée sur la façon dont elle procède pour parvenir à la construction de la vérité théologique. En comparant ces éléments à ceux des autres domaines de connaissances scientifiques, il affirme la crédibilité de la théologie en tant que science : une logique peut être décelée lorsqu'on examine la manière dont elle appréhende ses objets et construit ses vérités. C'est une épistémologie du même genre que l'on retrouve dans la réflexion des tenants de la philosophie analytique contemporaine. Dans bien de cas (Russell avec l'étude de la logique, Wittgenstein avec l'interrogation de la physique...), l'analyse philosophique d'une science ou d'un domaine de connaissance vise à mieux cerner sa nature et à l'intégrer dans le vaste champ de la connaissance, du connu et du connaissable. Il convient par conséquent de reconnaître aux médiévaux le souci partagé vis-à-vis de l'épistémologie, le questionnement philosophique sur la science.

### **Conclusion**

Tout compte fait, l'idée selon laquelle la philosophie analytique est dans l'histoire de la philosophie un tournant révolutionnaire de l'envergure de l'avènement du cartésianisme est susceptible de critiques. En effet, lorsqu'on considère quelques orientations prises à la naissance et tout au long du développement de la philosophie analytique, on retrouve ces mêmes centres d'intérêt dans la philosophie médiévale.

Pour ce qui est de la logique, on retient qu'avant les contemporains et après le syllogisme d'Aristote, les médiévaux ont traité de la logique propositionnelle et de bien de théories tenues comme originales par les

initiateurs et les continuateurs du courant analytique. Leur analyse s'appréhende ainsi comme les racines profondes de la logique contemporaine.

En outre, la nécessité de travailler à une unité de sens quant à la compréhension des textes de la révélation a conduit les auteurs de la période du Moyen-âge à investiguer philosophiquement sur le langage. Cela leur a permis de différencier les sens possibles des saintes Écritures afin d'éviter les amalgames et autres interprétations hérétiques.

Enfin, certains médiévaux ont traité de philosophie des sciences. En questionnant la théologie (et même la philosophie) en tant que domaine de connaissance ; en analysant sa nature, son domaine, sa méthode ; en la classant parmi d'autres sciences ; les philosophes de cette époque se présentent comme précurseurs de la dynamique épistémologique telle que suscitée par le cercle de Vienne chez les Anglo-saxons.

### Références bibliographiques

- Augustin, 1997, *Dialogue philosophique. L'ordre*, Paris, IEA, coll. « Bibliothèque augustinienne ».
- BIARD Joel, 1991, « Le mouvement comme problème logique et métaphysique chez Jean Buridan », in, *Les papiers du collège international de philosophies*, n°7, Paris, Collège International de Philosophie, pp. 1-32.
- BLANCHE Robert, 1968, *Introduction à la logique contemporaine*, Paris, Armand colin, coll. « U<sub>2</sub> »
- BRÉHIER Émile, 1928, *Histoire de la philosophie. I. L'Antiquité et le Moyen-Âge*, Paris, Félix Alcan.
- BURIDAN Jean, 2002, *Le traité des conséquences, suivi du Traité des propositions*, trad. Benoît Patar, Longueuil, Presses philosophiques.
- CHAUVINEAU Jean, 1962, *La logique moderne*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- D'AQUIN Thomas, 1984, *Somme théologique T.1*, trad. L. de Mandonnet, Paris, Cerf.
- GALLERAND Alain, 2013, *La philosophie du langage et de la logique*, Paris, ellipses.
- GANDON Sébastien, 2002, *Logique et langage. Études sur le premier Wittgenstein*, Paris, Vrin.
- GOUBIER Frédéric, 2014, « Dire et vouloir dire dans la logique médiévale : quelques jalons pour situer une frontière », *Methodos* [en ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/methodos/3790> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/methodos.3790>
- HUBIEN Hubert, 1977, « Logiciens médiévaux et logique d'aujourd'hui », in, *Revue philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 75, n° 26, Louvain, P.U.L., pp. 219-233.
- QUINE Willard Van Orman, 1999, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, coll. « champs ».
- RICHE Pierre, 2016, *L'enseignement au Moyen-Âge*, Paris, CNRS éditions.
- RUSSELL Bertrand, 1989, *Problèmes de philosophie*, trad., François Rivenc, Paris, Payot.

- RUSSELL Bertrand, 1969, *Signification et vérité*, trad., Philippe Devaux, Paris, Flammarion.
- SALEM Jean, 1987, *Introduction à la logique formelle et symbolique*, Paris, Nathan, coll. « Nathan-Université »